

Québec — Ottawa

Collectif (narration générale de Gilles Pellerin), Québec. *Des écrivains dans la ville*, Québec, L'important même / Musée du Québec, 1995, 175 p., 39,95 \$.

Daniel Poliquin, *Le canon des Gobelins*, Ottawa, le Nordir, 1995, 176 p., 19 \$.

Michel Lord

Number 80, Winter 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38670ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lord, M. (1995). Review of [Québec — Ottawa / Collectif (narration générale de Gilles Pellerin), Québec. *Des écrivains dans la ville*, Québec, L'important même / Musée du Québec, 1995, 175 p., 39,95 \$. / Daniel Poliquin, *Le canon des Gobelins*, Ottawa, le Nordir, 1995, 176 p., 19 \$.] *Lettres québécoises*, (80), 31–32.

Collectif (narration générale de Gilles Pellerin), *Québec. Des écrivains dans la ville*, Québec, L'instant même/Musée du Québec, 1995, 175 p., 39,95 \$.

Daniel Poliquin, *Le canon des Gobelins*, Ottawa, le Nordir, 1995, 176 p., 19 \$.

Québec — Ottawa

Dire le bonheur, en fragments, malgré tout.

NOUVELLE
Michel Lord

IL PEUT PARAÎTRE ÉTRANGE DE RASSEMBLER dans cette chronique deux ouvrages fort dissemblables, mais, à y regarder de près, leurs différences les rapprochent sensiblement, puisqu'il s'agit de recueils mettant en vedette les deux capitales de notre petit monde.

Un livre magnifique

L'ouvrage concocté par Gilles Pellerin, maître d'œuvre de *Québec. Des écrivains dans la ville*, n'est pas à proprement parler un recueil de nouvelles, mais contient, entre autres choses, de nombreux textes appartenant au genre narratif bref. À mi-chemin entre l'outil de promotion de la ville de Québec et le livre d'art — d'où l'implication du maire de Québec, Jean-Paul L'Allier, qui signe le texte liminaire, « Le crépitement poétique », et du Musée du Québec, coéditeur —, le luxueux *Québec. Des écrivains dans la ville* déborde tout de même, et fort heureusement, de ce cadre fonctionnel qui aurait pu l'écraser, le banaliser. Le mérite semble en revenir à Gilles Pellerin, qui a rassemblé une trentaine de textes d'auteurs nés ou vivant à Québec, et qui a assuré la narration qui lie l'ensemble de tous ces fragments et leur redonne une forme originale.

L'histoire, l'architecture (la « trame urbaine », comme on dit) et la vie quotidienne servent de toile de fond à sa narration, que l'on peut qualifier

d'essai, Pellerin s'inscrivant bel et bien dans son discours, prenant position par rapport au passé et à l'état présent des choses. Il fait dans ce sens beaucoup plus que servir de relais d'un texte à l'autre, occupant l'espace du livre et s'imposant en fait comme l'écrivain principal de ce collectif. Un autre se serait contenté du rôle d'écrivain, mais pas lui. Cela sans prétention aucune, mais fort de sa connaissance de l'histoire du Québec, de Québec et de sa (de leur) littérature. Fort aussi de sa connaissance du terrain québécois (Pellerin *habite et aime* Québec), de son métier d'éditeur (il dirige les Éditions L'instant même) et d'écrivain. Ceux qui connaissent l'œuvre essentiellement novellière de Pellerin — *Les sporadiques aventures de Guillaume Untel* (1982), *Ni le lieu ni l'heure* (1987), *Principe d'extorsion* (1991), *Je reviens avec la nuit* (1992) — retrouveront d'ailleurs le même coup de plume (de clavier), le même esprit alerte, la même verve. Jamais on ne s'ennuie à la lecture de sa prose, là où d'autres se seraient presque à coup sûr cassés les dents.

Sans doute fallait-il un nouvellier comme lui pour accueillir au milieu de la sienne celle de tant d'autres avec autant de bonheur. C'est que l'entreprise n'avait rien de facile. Il fallait intégrer des fragments de textes anciens et de romans, des inédits (récits et nouvelles), des textes de chansons, de la poésie même. Rien de machinal dans l'enchaîne-

ment, même parfois des ruptures et des raccordements abrupts. Mais c'est là presque une loi du genre si l'on veut éviter de faire trop manuel scolaire. Après tout, ce livre ne se veut pas un éloge plat de la ville de Québec, mais un concert où sont convoqués aussi bien les belles envolées dithyrambiques (Alain Grandbois) que les célèbres discours dissonants (Jean-Charles Harvey). Aussi bien dans le discours de Pellerin que dans certains textes, on n'hésite pas à noircir le tableau lorsque la situation y oblige. Par exemple au chapitre 6, « Vivre dans du vieux », Madeleine Ferron évoque le « drame de l'îlot Saint-Patrick », où elle rappelle certaines horreurs commises dans la rénovation urbaine. Le chapitre suivant, « Fuir Québec et survivre ? », ne fait pas non plus dans la louange aveugle, rappelant que beaucoup d'écrivains ont dû, par la force des choses ou malgré eux, s'exiler.

Mais revenons un peu à la forme du livre. Il retrace l'histoire de Québec dans un joyeux zigzag, en ayant recours aux voix qui ont marqué de leurs empreintes la géographie mentale de Québec, celles, historiques, de Jacques Cartier, de Samuel de Champlain, de Marie de l'Incarnation, et celles, plus ou moins récentes, de Louis Fréchette, d'Octave Crémazie, de Pamphile Lemay, d'Alain Grandbois, de Roger Lemelin, d'Adrienne Choquette. Il y a là une mine d'or pour quiconque voudrait se refaire une mémoire, revoir notre histoire littéraire et notre histoire tout court. Ce livre actualise à merveille la chère devise « Je me souviens » qui, signe des temps, disparaît de plus en plus dans le grand *zapping* universel.

Tout cela est bien beau, mais il y a encore mieux : les extraits de romans de Jacques Poulin, d'Anne Hébert, qui prennent des airs de nouvelles, les rééditions de textes parus en recueil (ceux d'André Berthiaume, de Louis Jolicœur) ou dans *Le Devoir* (ceux de Marie Laberge, de Pierre Morency et de Monique Proulx), et, cadeau suprême, les nouvelles et les récits inédits de Pellerin d'abord, puis de Suzanne Paradis, de Claire Martin, de Chrystine Brouillet, et surtout d'Esther Croft et d'Aude (Claudette Charbonneau). Les nouvelles de ces dernières, d'une beauté âpre et simple, couronnent si je puis dire l'entreprise exemplaire que représente ce livre magnifique, d'une tenue irréprochable et regorgeant de photographies si belles qu'elles m'ont fait très exactement *souffrir* de ne plus vivre à Québec, à une époque où l'on semble assister à l'apparition d'une seconde École littéraire de Québec (Pellerin parle de renaissance). En revanche, en parcourant le livre des yeux, la magie s'est opérée : j'ai été transporté là où moi aussi, il n'y a pas si longtemps, je me perdais dans les dédales des rues de la haute et de la basse-ville.

Un intérêt soutenu

Bien que l'ouvrage de Daniel Poliquin soit tout à fait différent de celui dirigé par Pellerin, il est difficile de ne pas y trouver quelque ressem-



blance, ne serait-ce que dans la propension à vouloir inscrire d'autres espaces que les grandes métropoles dans le discours romanesque et novellistique. Chez Poliquin, c'est Ottawa qui prend la vedette, et ceux qui connaissent le quartier Côte-de-Sable à Ottawa auront un plaisir particulier à pénétrer dans l'univers novellistique de Daniel Poliquin. Mais l'entreprise n'est pas nouvelle, *Le canon des Gobelins* s'incrustant un peu comme une suite à son premier recueil de nouvelles, simplement intitulé *Nouvelles de la capitale* (1987). Sans compter que, l'an passé, Poliquin a publié un roman intitulé *L'écureuil noir*, et que dans ce dernier recueil il a inséré une nouvelle étrange et sans doute symbolique (d'un symbolisme transparent), « Pourquoi les écureuils d'Ottawa sont noirs », sorte d'allégorie de l'assimilation. Lui-même né et vivant à Ottawa, traducteur de profession, Poliquin se révèle hanté par des questions d'identité et de transformations d'identité. En cela, Ottawa serait ici la métaphore de cette problématique.

Le monde de Poliquin a la caractéristique d'être fragmentaire, mais en même temps très soudé. Dans ses récits, il livre des morceaux de ce qui cherche à prendre la forme d'une comédie humaine dont le centre se trouve à Ottawa, et dont la finalité avouée serait de « met[tre] à mal tous les clichés à propos d'Ottawa-la-monotone », comme le dit la quatrième de couverture.

Mais soyons clair : qu'il réussisse ou non dans son projet tient moins dans le fond à ce qui se passe dans ces dix nouvelles — où les habitants d'Ottawa disent tout de même s'ennuyer parfois, sombrant eux-mêmes dans le cliché — que dans la manière de mettre en discours tout ce beau monde. À ce chapitre, Poliquin ne révolutionne apparemment rien dans l'art narratif (mais qu'y a-t-il à révolutionner aujourd'hui

d'hui dans ce domaine ?), en ce sens que ses nouvelles répondent le plus souvent aux canons du récit traditionnel. Aucune volonté de dérouter quelque lecteur que ce soit. Au contraire, Poliquin a le don de camper des personnages et des narrateurs, surtout des narratrices en fait, qui semblent toujours chercher à capter l'attention du ou des destinataires. Sans doute est-ce pour cela que la majorité des nouvelles sont narrées à la première personne, par quelqu'un qui raconte ses bonheurs et ses malheurs en y mettant beaucoup d'intensité. Pas de temps mort dans la narration chez Poliquin.

Il y a aussi que l'on devine deux ou plusieurs destinataires privilégiés dans ces nouvelles : les Québécois, les Ontariens (les Franco-Ontariens) et peut-être les Français, autrement dit le monde francophone canadien et européen, parfois assuré, parfois incertain de son identité. La plupart des personnages appartiennent en effet à l'un de ces groupes, et il y a là une stratégie, peut-être inconsciente mais j'en doute, visant à faire passer quelque chose de plus important que ce que dit la quatrième de couverture, et qui apparaît en toutes lettres dans la dernière nouvelle du recueil, où une narratrice passe aux aveux :

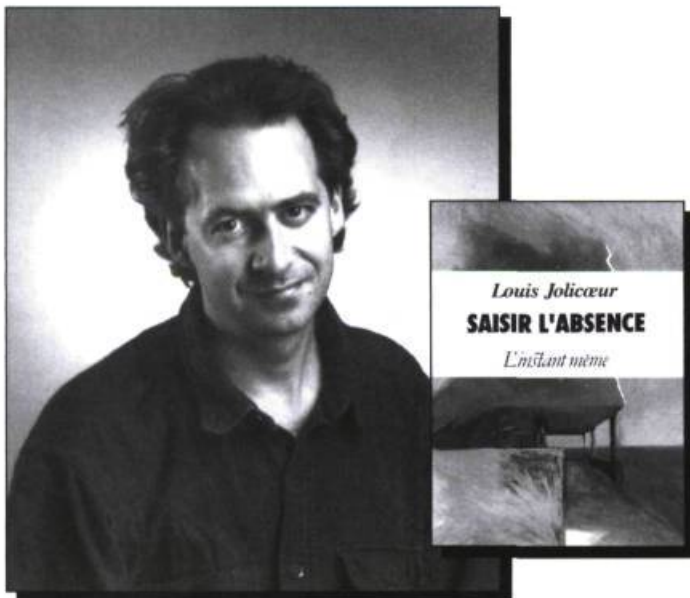
Je connais des francophones qui ont oublié leur langue maternelle et qui sont heureux. [...] J'ai cessé de croire, comme mes professeurs d'antan et certains de mes contemporains, que l'assimilation est un drame. [...] J'ai également cessé de croire qu'il existe des bâtards culturels parce que ce serait supposer qu'il existe aussi des races supérieures et des races inférieures. (« Anonyme nue », p. 164-165)

Loin de moi l'idée de réduire le recueil à cette simple (autre) finalité, qui aurait l'air d'en faire un outil de propagande pour l'assimilation. Sans compter que ces commentaires sur le contenu nous éloignent passablement de la forme novellière. Mais justement, cette forme, si elle paraît conventionnelle, linéaire, ne l'est qu'en apparence. Sous le couvert de narrateurs qui disent le plus souvent leurs détresses (la littérature, c'est ça : c'est ce qui se complique et ce qui torture les corps et les esprits), se cache paradoxalement l'idée du bonheur. La forme des nouvelles de Poliquin tiendrait à ceci : la vie, quelle que soit la forme en laquelle elle nous change, contient du plaisir, du bonheur. Le faux professeur de littérature, qui, dans « Le canon des Gobelins », avait, malgré tout, fait carrière dans une université étatsunienne pendant des années parce qu'il avait l'allure d'un prof et l'accent français, voit sa fumisterie dénoncée et se retrouve clochard à Paris, mais « encore heureux et libre comme dans [s]a jeunesse » (p. 40). Même la narratrice assassinée, dans « Avoir su » a « des projets, des idées, et plus de regrets » (p. 131). Elle a même hâte de vivre après la mort.

L'intensité des nouvelles de Poliquin est toute contenue dans cette façon de raconter des fragments de vie et des vies fragmentées, mais qui demeurent tendues vers une sorte d'euphorie, en dépit de tout. À part une « nouvelle » qui n'en est pas une, intitulée « L'art avunculaire en trente-neuf leçons », sorte de livre de recettes sur l'art d'être oncle, le recueil se lit avec un intérêt soutenu, en raison de l'intensité du discours, de la tension créée entre des souffrances souvent comiques et des bonheurs dérisoires mais bien réels.



L'instant même



Félicitations à **Louis Jolicœur**, finaliste aux Prix littéraires du Gouverneur général pour son recueil de nouvelles, *Saisir l'absence*